

CHARLES NODIER.

HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET.

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la *Bichonne*, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que Monsieur le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. »

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas

de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains : « Mon Dieu, qu'il est attardé!... » Et puis elle sortait encore, en criant : « Eh! Brisquet! »

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas?

« Paix! lui dit Brisquette. — Écoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. — Et crie fort, Brisquet! Brisquet!... »

« Paix! la Bichonne! »

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : « Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. « As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette.

— Nos enfants? dit Brisquet. Nos enfants? mon Dieu! sont-ils sortis?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin. »

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

« Si tu menais la Bichonne? » lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : Biscotin, Biscotine! on ne lui répondait pas.

Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine

allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe :
« Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit. »

COMMENT L'ON DEVIENT PHILOGUE.

Mes premières études ont été consacrées à l'investigation et à l'analyse philosophique des langues. J'avais rêvé de très-bonne heure des plans de perfectionnement dans la grammaire et d'unité dans le langage, dont je faisais dériver tout naturellement une grande amélioration pour la société, la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre, et la confraternité universelle des peuples. Il ne fallait, pour accomplir cette utopie d'enfant, qu'un alphabet que j'avais fait, une grammaire que j'avais faite, et une langue que je faisais. J'avais jeté les idées fondamentales de ma méthode dans un livre imprimé que la commission d'instruction publique venait de revêtir d'un suffrage éclatant, et je poursuivais hardiment mon immense carrière, parce qu'il n'y a point d'obstacles aux entreprises d'un homme de dix-huit ans, et point de limites à ses facultés. Ce n'est guère qu'à trente ans qu'on sait que l'art est long, la vie courte et l'apprentissage difficile.

Un mandat d'arrêt, qui a pesé sur moi pendant quatre ans, et qui de huit est le seul que j'ai trouvé moyen de ne pas laisser mettre à exécution, servit merveilleusement le système d'illusions que je m'étais fait. La misère est rêveuse et la solitude créatrice. J'étais loin des matériaux de mon grand travail; mais la pensée m'en poursuivait dans les bois, dans les ravins, dans les fondrières, et j'ai failli cent fois être saisi par un gendarme à l'instant où je cherchais à saisir une étymologie. Quand le sommeil invincible, surtout à cet âge, m'avait surpris dans un sillon voilé d'épis, ou sous quelques broussailles touffues, il m'est arrivé cent fois de me réveiller, comme Archimède, sur la solution d'un problème lexicologique, en criant : *Je l'ai trouvée!* et de courir les pieds nus dans la campagne avec une folle joie; mais je n'avais pas laissé mes pantoufles au bain. Je n'en avais point.

Il est vrai de dire après cela que mon malheur, ou ce qu'on appelle ainsi dans l'opinion vulgaire, car les années dont je parle sont au nombre des plus douces de ma vie, ne fut pas longtemps absolu. Une singulière facilité de caractère, un esprit de tolérance universelle, qui était l'effet de mon organisation ou le fruit de mon expérience, une bienveillance familière et amicale dont mes pauvres persécuteurs n'étaient pas exceptés, et qui les a quelquefois attendris sur les maux qu'ils m'avaient faits, la bizarrerie romanesque enfin de cette vie nomade et vagabonde que mon caractère connu ne rendait inquiétante pour personne, tout cela me donnait beaucoup de protecteurs, au moins parmi les bûcherons et les mendiants, mes compagnons ordinaires, car il n'était pas plus question de moi à la commission de la liberté individuelle qu'à l'Institut. Mon sort intéressa les ecclésiastiques du pays, protecteurs-nés de toutes les infortunes; et quand on apprit que je savais un peu de latin, et que je citais aussi juste dans la Bible que les Concordances, ce fut à qui pourrait m'héberger au presbytère. Pourrais-je jamais oublier vos bontés, bons curés d'Arbois, de Grozon, de Saint-Cyr, d'Aumont, de Colonne, de Pupilien, de Toulouse, de Villers-les-Bois, de la Ferté?... J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, selon les préceptes de votre divin Maître. Qu'il daigne vous rendre ce que vous avez fait pour moi, dans la dispensation de ses bienfaits éternels!

Mais vous aviez peu de livres, s'il m'en souvient. Quoique bon chrétien, et facilement dévot quand mes chagrins ordinaires étaient aggravés par quelques chagrins de plus, je n'aimais bien positivement de la théologie que les saintes Ecritures, que je savais déjà par cœur, l'Imitation de Jésus-Christ, que je portais toujours sur moi, et quelques ouvrages des saints Pères, trop chers ou trop rares pour se trouver dans la bibliothèque d'un curé de village. Quant à la liturgie et au droit canon, je n'y entendais pas un mot, et j'aurais donné le *Missa latina de Flaccus Illyricus* qui ne fait pas maintenant un petit ornement dans ma bibliothèque, pour le moindre volume dépareillé de Rabelais.

Un hasard assez singulier faisait que chacun de mes bons curés possédait un dictionnaire de notre langue différent de celui que possédait son voisin; et cette circonstance nous frappait surtout à la suite du sermon de la fête patronale, quand une expression malsonnante avait eu le malheur de choquer le purisme délicat de certains de nos auditeurs du chef-lieu. Chacun s'en référait alors à son dictionnaire familier, qui à Restaut, qui à Wailly, qui à l'immense Trévoux, qui au vieux Furetière, les érudits à Nicod, les habiles à l'Académie; et le scandale devenait grand, au bout de six dîners donnés et reçus, quand la question débattue entre deux personnes était sortie irrésolue de l'épreuve de six solutions.

Trop jeune et trop peu instruit pour me mêler de ces débats, j'en tirais cependant tout le parti que je pouvais en tirer; je lisais attentivement ces dictionnaires, que je regardais comme les archives authentiques de la langue; je les comparais entre eux; je me rendais compte, la plume à la main, de leurs définitions étranges, de leurs étranges contradictions, de leurs omissions inexplicables, de leurs fausses et ridicules variantes d'orthographe, et je m'étonnais de plus en plus que les titres littéraires d'une nation qui n'est pas médiocrement ambitieuse dans ses prétentions de toute espèce, eussent été plus négligés que ceux de l'argot. Quand mon mandat d'arrêt fut levé, mon volume était fait, et le voici avec très-peu de changements et d'additions.

ÉDOUARD OURLIAC.

LA MESSE EN PLEINE MER.

Une grève interminable s'allongeait sous nos pas, et je voyais à l'horizon une ligne blanchâtre qui me rendit l'effet d'un brouillard épais répandu sur les plaines. En même temps un air vif me frappait au visage.

« C'est la mer, » me dit Dussaulx.

Et je reconnus en effet le sourd grondement des eaux, que je n'avais pas encore remarqué.

« Je renonce à deviner où l'on nous mène, dis-je à mon camarade.

— Il doit y avoir par ici quelque grotte parmi les rochers. Nous voilà comme les premiers chrétiens priant dans les Catacombes. »

J'allais questionner le vieux Pol en courant après lui, mais il me saisit brutalement le bras.

« Malheureux! vous alliez faire une culbute de quelque cent pieds! La falaise est à pic à trois pas d'ici; ne bougez pas. »

Je demeurai pétrifié, retenant Dussaulx et n'osant mettre un pied devant l'autre dans cette obscurité. Le vieux Pol s'élança vers le milieu du convoi; les hommes prirent les devants, nous soutenant dans le chemin de la voix et du geste, et nous descendimes l'un après l'autre un sentier qui serpentait sur cette côte effroyable, et qui me rappelle aujourd'hui certain passage de la Ghemmi dans les Alpes Bernoises. Il fallut qu'on nous aidât dans ce défilé comme deux enfants; les femmes elles-mêmes s'en tiraient mieux que nous.

On ne mit pas moins d'une heure à descendre cette échelle de rocs, à moins que le temps ne m'ait semblé trop long. Arrivés en

bas, des bruits assez rapprochés, des voix s'entr'appelant çà et là, nous firent juger que nous étions plus nombreux qu'au départ. Notre hôte, qui nous avait quittés, se rapprocha.

« Il faut attendre; vous pouvez vous asseoir, » nous dit-il, sans faire attention que nous marchions sur un sable humide où nous enfoncions à mi-jambe.

Heureusement je trouvai un quartier de roc à fleur de terre, où j'invitai Dussaulx à se reposer près de moi, car nous avions grand besoin de reprendre haleine. Je compris qu'on passerait une nuit en cet endroit et je m'applaudissais de l'excellent sommeil pris la veille en manière de précaution. Bientôt j'entendis qu'on se disait l'un à l'autre :

« Debout! il est minuit. »

L'entreprise était désormais trop avancée et nos gens paraissaient trop affairés, pour qu'il fût convenable de les importuner de questions. J'appliquai toute mon attention à ce qui s'allait exécuter.

« La mer est grosse, dit un des fils du vieux Pol.

— Tant mieux, » répliqua le père.

Cette réponse me parut inexplicable quand je m'aperçus qu'on se dirigeait justement du côté de l'eau. A vingt pas de là, nos hommes nous tendirent la main et nous passèrent avec les femmes par-dessus le bord du canot; après quoi ils se réunirent pour démarrer l'embarcation et... Ah! hisse! nous voilà sur l'eau.

Il n'y eut que nous, Dussaulx et moi, d'inoccupés à bord, car ce n'était point trop de tous les bras pour gouverner ce méchant bateau par le temps qu'il faisait. Je me retenais des deux mains sur mon banc pour ne point rouler comme un boulet au fond de la barque, qui bondissait à faire frémir sur les vagues grondantes. Un vent furieux nous fouettait au visage des rejaillissements d'eau salée; il ne fallait rien moins que l'œil exercé de ces gens de mer pour voir à dix pas autour de nous. Mais des nuages plus transparents éclairèrent bientôt la scène, et suivant la direction des regards de notre hôte, qui veillait à tout, je ne tardai pas à distinguer un bateau, puis deux, et puis trois qui semblaient d'intelligence et luttèrent comme nous contre le gros temps. L'attention du patron se tourna d'un autre côté.

« Hé bien, Marié? dit-il à celui qui tenait la barre.

— Rien... Si fait... tenez, droit là-bas. »

Il étendit la main en biais. Je me dressai comme eux et je vis une clarté qui semblait s'allumer et s'éteindre alternativement; c'était une barque qui s'abaissait à temps égaux dans les ondulations des lames. Elle s'avança gravement; tout y était dans un tel silence, j'y crus voir une disposition si lugubre et si singulière, que j'allais m'imaginer qu'elle devait servir à un convoi funèbre.

Mais pendant que nous regardions de ce côté, une autre manœuvre s'était rapidement exécutée autour de nous. Les canots réunis se lançaient des amarres d'un bord à l'autre et se retenaient à distance, sans risque de se choquer, de manière à former un cercle au centre duquel se vint placer la barque au fanal.

A la vive clarté de ce luminaire, je pus voir qu'on s'occupait de quelques préparatifs à l'avant de de bateau dont nous étions d'ailleurs fort proches; quand les hommes qui s'occupaient de ce travail disparurent, nous découvrîmes sous le feu du fanal un autel couvert d'une nappe éblouissante et surmonté d'un crucifix. En même temps un vieux prêtre à cheveux blancs, et revêtu d'ornements sacrés dont les dorures brillaient dans la nuit, parut, assisté de deux de ces pauvres pêcheurs, et fit le signe de la croix.

A cette vue, je tombai sur les genoux, les yeux gros de larmes, le cœur plein de reconnaissance et d'admiration. Dussaulx me serra la main. Tout le monde autour de nous était prosterné dans les bateaux. Cette scène ne sortira jamais de ma mémoire. Cette centaine d'hommes agenouillés entre le ciel et l'eau; cette mer mugissante, cédant encore une fois à la majesté du Sauveur des hommes; cet autel chancelant, qui n'avait plus un coin de terre où s'appuyer dans tout le royaume de France; la lampe qui n'éclairait dans l'obscurité que le pâle front du vieux prêtre et ses cheveux blancs agités par le vent; ces voix pieuses mêlées au bruit des flots; l'immense voûte du firmament servant de sanctuaire; ce parvis qui n'était que les vagues du vaste Océan; je crois encore tout voir et tout entendre, et je ne pense pas qu'il se soit jamais vu de cérémonie plus grande et plus magnifique... Je renonce à vous peindre le moment où la sainte hostie s'éleva entre les mains tremblantes du vieillard soutenu par ses acolytes. Il me parut un moment que

la voix de la tourmente n'était qu'un hymne digne du spectacle, et comme le chant de l'orgue à l'élévation.

Deux ou trois hommes dans chaque embarcation n'avaient guère quitté l'aviron, dont ils cherchaient à garantir les barques qui s'entre-choquaient. L'un de ceux-là, qui était à côté de moi, se pencha d'un air affairé vers notre hôte :

« Une chaloupe ! »

— C'est impossible, dit le vieux Pol en se levant, je ne vois rien. »

Il se remit à genoux, car la cérémonie tirait à sa fin ; mais le même homme lui jeta sa main crispée sur l'épaule :

« Je vous dis.... »

Une ligne de flamme éblouit mes yeux, après quoi, renversé dans le fond de la barque, je ne vis et n'entendis rien, sinon des détonations d'artillerie, des cris effrayants et des corps qui roulaient sur moi. Je redressai la tête et distinguai, à la clarté d'une fusillade, les bateaux rompus et dispersés, des hommes à la nage, des femmes échevelées.

« Rendez-vous ! criait-on du bord ennemi, on ne tirera plus. »

Mes yeux se reportèrent en ce moment vers l'autel. Le prêtre se retourna paisiblement, et d'une voix sonore, en ouvrant les bras :

Ite, missa est.

Je crus en même temps le voir s'abîmer lentement dans la mer. Plusieurs voix s'écrièrent :

« Le canot sombre ! Monsieur le curé ! Sauvez-le ! »

— *Deo gratias !* » s'écria Dussaulx en portant la main sur ses pistolets.

Le canot, criblé de boulets, sombrait en effet ; une vague énorme le submergea. Le prêtre se redressa contre l'autel, nous donna sa dernière bénédiction et disparut.

OZANAM.

L'ANTIQUITÉ SAUVÉE PAR LE CHRISTIANISME.

L'Église, qui aime les barbares jusqu'à mourir pour eux et par leurs mains, ne se détacha pourtant pas de la civilisation antique, elle en garda, en ranima les ruines. Cette fois encore, l'ordre surnaturel soutint l'ordre naturel et lui communiqua la vie.

Premièrement, le dogme sauva la science. En effet, le mythe païen aimait les ténèbres, il se plaisait dans l'ombre des initiations, il ne se discutait pas : le dogme chrétien aime la lumière, il se prêche sur les toits, il provoque la controverse. Saint Augustin avait dit : « Quand l'intelligence a trouvé Dieu, elle le cherche encore, » et il ajoutait cette belle parole : « *Intellectum valde ama, aimez à comprendre.* » La vérité révélée voulut donc être comprise, et la philosophie recommença. La théologie fut longtemps maîtresse de brûler les écrits des philosophes païens. Que dis-je ? elle n'avait qu'à les laisser brûler par les barbares. Au contraire, elle les conserva ; elle fit une œuvre sainte aux moines de copier les livres de Sénèque et de Cicéron. Saint Augustin, sous son manteau d'évêque, avait introduit Platon dans l'école. Boèce y fit entrer Aristote en traduisant l'*Introduction* de Porphyre, qui devint le texte principal de l'enseignement philosophique.

Secondement, la loi religieuse sauva les institutions sociales. Les chrétiens professaient que Dieu avait laissé briller un reflet de sa justice dans la législation romaine ; ils croyaient apercevoir un merveilleux accord entre le droit de Rome et les institutions de Moïse, et c'est l'origine d'une compilation publiée vers la fin du cinquième siècle : *Collatio legum Mosaicarum et Romanarum*.

L'Église conserva donc le droit romain : elle en recueillit les plus

sages dispositions dans le corps des lois ecclésiastiques; elle le revendiqua comme le droit commun du clergé et des sujets romains sous la domination des barbares; elle le fit pénétrer chez les barbares mêmes, comme on le voit dans les lois des Bavarois, des Lombards, et principalement des Visigoths. Mais de toutes les œuvres politiques où le clergé de ce temps mit la main, la plus grande fut la consécration de la royauté. La royauté sortait des forêts de la Germanie avec des traditions toutes païennes et des instincts sanguinaires. Le christianisme lui jeta d'abord sur les épaules le manteau du magistrat romain et lui apprit à régner, non par la force, mais par la justice. Plus tard, et pour achever de la purifier, il lui donna le sacre des rois d'Israël. De ces chefs de guerre il voulut faire des pasteurs de peuples doux et pacifiques, et qui tempéneraient le règne même de la justice par la charité.

Troisièmement, le culte sauva les arts. Quand le culte chrétien sortit des Catacombes et qu'il bâtit des églises, il les modela d'abord sur la forme des basiliques, c'est-à-dire des lieux où siégeaient les magistrats : l'antiquité n'avait rien de plus auguste. Il couvrit ensuite ces édifices de mosaïques, dont les traits ne rappellent plus l'harmonie et la juste proportion, mais souvent la grandeur et la simplicité de l'art grec. On voit les évêques, les moines civilisateurs, de France et d'Angleterre, attirer autour d'eux les plus excellents artistes d'Italie pour construire des basiliques à la manière des anciens, pour les animer de peintures et de vitraux. A ces églises déjà toutes vivantes il fallait donner la parole. Il fallait que leur chant s'élevât comme une seule voix, et que le concert des lèvres exprimât le concert des âmes. C'est pourquoi s'ouvrirent les écoles de chant ecclésiastique qui eurent leur modèle et leur règle dans l'école de Saint-Jean de Latran. Mais la musique, le septième des arts libéraux, selon l'enseignement de l'antiquité, suppose la connaissance de tous les autres.

On n'y parvient qu'après avoir suivi jusqu'au bout les voies poudreuses du *trivium* et du *quadrivium*. Surtout, comment séparer le chant de la poésie? et comment fermer la porte de l'école ecclésiastique aux poètes, quand ils y seraient rentrés, cités à chaque page par saint Basile, saint Augustin, saint Jérôme? Quelques esprits sévères essayèrent bien d'arrêter Virgile au seuil; mais d'autres plus

complaisants, montrèrent que le doux chantre de Mantoue avait annoncé la venue du Messie. Sa quatrième églogue à la main, Virgile passa et fit passer avec lui tous les poètes classiques.

C'était peu d'avoir conservé l'antiquité; le christianisme devait travailler pour l'avenir en recueillant ce qu'il y avait d'éléments féconds dans le chaos de la barbarie; car il n'existe pas d'ignorance si épaisse qui ne soit sillonnée de quelque lumière, ni de violence si indisciplinée qui ne reconnaisse quelque loi, ni de mœurs si triviales où ne se glisse quelque rayon d'inspiration poétique. Le christianisme développa chez les Germains cette droiture d'intelligence qu'une fausse philosophie n'avait point gâtée. Il développa dans leurs mœurs, il consacra dans leurs lois ces beaux sentiments : le respect pour la dignité de l'homme et pour la faiblesse de la femme. Enfin, dans les chants guerriers où ces hommes sans lettres célébraient les actions de leurs ancêtres, on sentait assurément je ne sais quoi de plus inspiré que toutes les déclamations de la décadence latine. L'Église se garda bien de briser la harpe des bardes gallois et des scaldes germaniques; elle la purifia; elle y mit une corde de plus pour chanter Dieu, les saints, et les joies de la famille au foyer que le Christ a béni.

Le dernier effort de ce travail qui fait pénétrer la civilisation dans le monde barbare, qui rajeunit par la barbarie le monde civilisé, le terme glorieux où aboutit la première période du progrès chrétien, c'est Charlemagne.